Sous le Sceau du Tabellion

LETTRE INFO ÉDITEUR N°47

CHRONIQUE ÉDITORIALE

> *J'ai oublié les différentes stations que je fis en route, sur mon mauvais petit cheval blanc ; mais ce dont je me souviens, c'est que toute la route fut délicieuse. Le pays que je traversai était un jardin. Je passai par Leicester, par Derby, par Buxton, par Shortley, par Kendall, par Carlisle. De là j'entrai en Écosse et je parvins à Édimbourg. J'ai eu trop de plaisir dans ce voyage pour ne pas chercher à m'en retracer les moindres circonstances.*

Récit rétrospectif et introspectif consacré à une mémorable fugue entamée, quelques années plus tôt. Pensez :

> *En vingt-deux heures, je fus à Calais. Je chargeai M. Dessin de renvoyer ma chaise à Paris et je m'informai d'un paquebot. Il en partait un à l'heure même. Je n'avais point de passeport, mais, dans cet heureux temps, il n'y avait point toutes les difficultés dont chaque démarche a été hérissée depuis que les Français, en essayant d'être libres, ont établi l'esclavage chez eux et chez les autres. Un valet de louage se chargea pour six francs de remplir les formalités nécessaires, et trois quarts d'heure après mon arrivée à Calais, j'étais embarqué.*

Embarqué, le lecteur l'est tout autant et redevable qui plus est à l'auteur de l'entraîner ainsi prestement (il n'en demandait assurément pas tant) dans son sillage, avec une coupable inconséquence qu'on se prend à lui envier :

> *En général, ce qui m'a le plus aidé dans ma vie à prendre des partis très absurdes, mais qui semblaient du moins supposer une grande décision de caractère, c'est précisément l'absence complète de cette décision, et le sentiment que j'ai toujours eu que ce que je faisais n'était rien moins qu'irrévocable dans mon esprit. De la sorte, rassuré par mon incertitude même sur les conséquences d'une folie que je me disais que je ne ferais peut-être pas, j'ai fait un pas après l'autre et la folie s'est trouvée faite.*

Une assertion quelque peu contredite, à vrai dire, à la lecture, dans la foulée de ce jouissif et jubilatoire *cahier rouge*, de cette page des *Journaux intimes* dans lesquels subsistent l'écho intact, de cette fugue inoubliable. Reviviscence d'un souvenir formulée en un jour pas tout à fait comme les autres, celui de son 37ème anniversaire, *c'est aujourd'hui que je suis né*. Ayant échoué dans son projet, qualifié aussitôt d'idée raisonnable, celui d'épouser une petite personne dotée, il est vrai, de 100 000 livres de rente, Benjamin Constant partit bien, sur un coup de tête, en 1787 soit 17 ans plus tôt et certes pas à brides abattues mais chevauchant un pauvre bidet aux allures de Rossinante, pour l'Angleterre puis l'Écosse où il devait goûter pour la première fois *l'inexprimable bonheur de la solitude* qui ne le quittera plus et qui ne cesse de nous aiguillonner à le suivre, pas à pas, page après page, dans ses pérégrinations incessantes. De son propre aveu, il est vrai, *une route tracée est ce qui manque à sa vie*.

Le 21 germinal An XII, il part une fois de plus de Lausanne, sa ville natale, pour faire étape à Moudon, décrite, dans une note en fin d'ouvrage, comme une petite ville du canton de Vaud sur la route de Lausanne à Payerne, bourgade encore démunie, à cette époque, de célébrité locale. Moudon d'où il écrit aux Herbages, une campagne acquise par Constant (à moins que ce ne soit par son double ?), en 1802 dans le lointain canton de Luzarches, arrondissement de Pontoise en Seine-et-Oise, ce morceau de bravoure :

Ma tristesse est profonde, mais j'ai assez de force et je crois que j'arriverai. Ce que j'ai, plus encore que de la force, c'est de la mobilité. J'ai des qualités excellentes, de la fierté, de la générosité, du dévouement : mais je ne suis pas tout à fait un être réel. Il y a en moi deux personnes, dont une, observatrice de l'autre, et sachant bien que ses mouvements convulsifs doivent passer.



Peut-on décemment se saisir d'un tel prétexte (pré-texte ?) pour s'aventurer, une fois de plus, hors des sentiers battus ? Ne finirai-je pas par lasser et dérouter le lecteur en empruntant à satiété, d'insondables et parfois impraticables chemins de traverses ?

Il n'en est pas moins avéré que, 138 ans plus tard soit le 27 février 1942, depuis Lausanne, Philippe Jaccottet natif lui, de Moudon (qui tient enfin sa célébrité locale), s'adresse à son tour par écrit et pour la toute première fois, à Gustave Roud, en ces termes déférents et précautionneux :

> *Cher Monsieur, est-ce que j'ose vous appeler ainsi ? Je sais bien que vous êtes un tout petit peu mon parent, puisque cousin de ma cousine Burnand qui se charge aimablement* (on ne la remerciera jamais assez de s'être ainsi acquittée de sa mission) *de vous transmettre mon envoi ; mais il y a une autre raison.*

Quelle peut-elle bien être ? Et Philippe Jaccottet de poursuivre dans un propos liminaire d'une extrême et confondante candeur, qu'on reprendrait volontiers à notre compte :

je crois qu'il existe entre le lecteur et le poète un lien, tout à fait secret d'ailleurs et qui naît de l'émotion du lecteur à la lecture de quelque œuvre ; si vous saviez combien je me suis senti souvent étonnamment proche de vous en lisant votre ouvrage ! Ne croyez pas que je veuille en rien vous flatter en vous disant quelle richesse de rêve, quelle plénitude j'ai trouvée à lire, et à relire combien de fois. Pour un moissonneur. Et le sage escholier Philippe Jaccottet de conclure :

Quand les murs du gymnase me paraissent trop opaques, quand tout m'abandonne, et vous avez sûrement connu vous aussi de tels instants, je rouvre ce petit livre, et le monde m'est rendu !

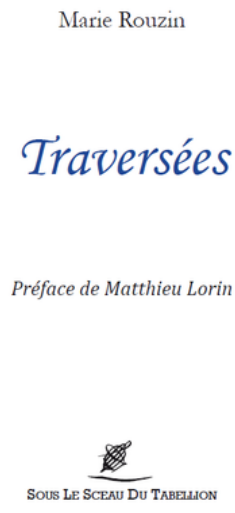
De Moudon, très tôt déserté à Grignan où il élira durablement domicile, il n' y a qu'un pas qui sera bientôt franchi par l'auteur de *La semaison* qu'on ne peut guère soupçonner d'avoir été attiré, en ces lointaines contrées, par cette célèbre et inénarrable phrase de la Marquise de Sévigné qui y résidât le plus souvent à demeure :

Moissonner la belle affaire ! Savez-vous ce que c'est que faner ? Il faut que je vous l'explique : faner est la plus joli chose du monde, c'est retourner du foin en batifolant dans une prairie ; dès qu'on en sait tant, on sait faner.

Sous réserve toutefois de ne pas écouter en même temps, au risque de faire baisser la cadence, un livre audio, muni d'un de ces casques high tech, comme invite à le faire un article récent du magazine Télérama intitulé : *le plaisir de lire avec les oreilles* célébrant ainsi celui de coupler forcément la lecture avec d'autres activités plus ou moins agrestes pour éviter sans doute de culpabiliser et de perdre un temps précieux. À ce *lire* en faisant forcément autre chose, m'en voudra-t-on d'en préférer un autre, consistant à ne faire que ça. Sans plus le secours des oreilles, rien qu'avec les yeux, happé, scotché, tenu en haleine au point, la lecture terminée, le livre refermé, de nous remémorer à notre tour et en tous lieux, les différentes stations qu'on a pu faire en route, au fil des pages et en se souvenant le plus longtemps possible que la route empruntée fut décidément bien délicieuse.

LIVRES EN CHANTIER

Quand, à votre tour, les murs de la salle de sport où vous soulevez régulièrement de la fonte (Mens sana in corpore sano !), vous paraîtront trop opaques, que vous aurez oublié votre casque audio, quand tout alors vous abandonnera, de retour à la maison, rouvrez n'importe quel livre de notre catalogue, et le monde assurément vous sera rendu !
Un catalogue qui ne cesse en outre de s'enrichir avec la parution attendue, en ce mois de septembre de *Traversées* de Marie Rouzin.



Sortie aux éditions Sous le Sceau du Tabellion de :
Traversées de **Marie Rouzin** le 19 septembre 2025.

Nul doute que vous puissiez, en découvrant le moment venu ce vingtième titre, tenter l'expérience à laquelle vous invite Matthieu Lorin dans sa préface :

Prenez ce recueil, lisez-le maintenant d'une traite. Comme un verre d'eau par temps de canicule. Il est de la même nécessité. Reposez ensuite le livre au milieu de cette table évoquée au début. Cherchez autour de vous le morceau de fromage dont nous parlions tout à l'heure. Vous verrez qu'il n'est plus là. Vous pouvez retourner les meubles, vous pencher au sol ou regarder dans les fentes de la plinthe : rien. Cela ne veut pas dire que le piège n'a pas fonctionné, au contraire : le piège est désormais en vous. Ou mieux encore : c'est vous.

ACTUALITÉS

Vendredi 22 août à *Lectures sous l'arbre* :



Demandez le programme ! Marc Roger y lisait Patrick Da Silva. Aussi, à défaut de l'auteur, le tabellion avait fait le déplacement. Pas tous les jours, il est vrai, qu'un de nos titres est mis ainsi à l'honneur, sans qu'on est eu à faire des pieds et des mains en outre, pour ça. Autant dire sur un plateau, celui du Mazet Saint-Voy en Haute-Loire en l'occurrence. Il en a ramené ce cliché pris sur le vif où on voit Marc Roger officiant sur un îlot qu'il avait rejoint en souquant ferme avec la barque amarrée, visible au second plan malgré, on le notera, une forte houle. Pieds nus tandis que sur la berge, on battait la semelle en plein mois d'août. On en aura entendu plus d'un claquer des dents de froid ou de stupeur, peut-être bien des deux. Faut dire qu'il n'y est pas allé avec le dos de la cuillère, l'artiste. Il a commencé piano par un passage de : du dimanche en bon françois celui-là, poursuivit par des extraits de Petite ronce (éditions Cheyne), lu l'intégralité de Des pas d'Odette (éditions le Tripode) pour terminer crescendo par Orphée plus jamais, la dernière partie de du dimanche (éditions Sous le Sceau du Tabellion) devant un parterre d'une bonne quarantaine d'auditeurs tout ouïe. Y en a même une quinzaine qui se sont rendus, juste après et au pas de course sous le chapiteau de la librairie éphémère saisis d'une envie impérieuse de se procurer le libelle. On ne va pas bouder notre plaisir et pour ceux qui ne l'auraient pas encore lu, ce titre phare de notre catalogue, reste bien sûr disponible.

Samedi 13 septembre à *L'ours et la vieille grille* :

Cette fois c'est à la capitale, rien moins, dans le 5ème arrondissement, *un lieu culturel pluridisciplinaire (sic), une librairie spécialisée dans la poésie contemporaine, mais aussi un café, à deux pas du Jardin des Plantes*… qu'Hélène Miguet lira à son tour *gargouille* qu'on ne présente plus, pour l'édification du bon peuple de Paris. Elle remettra enfin les couverts le :

Vendredi 19 septembre dans l'atelier d'Henri Gautheret :
sis sur la colline de la Croix-Rousse à Lyon, une soirée lecture suivie du vernissage de l'exposition de Christian Mouyon, l'illustrateur de *gargouille*.